



HAL
open science

Falkland, the silence of the vanquished

Sophie Delaporte

► **To cite this version:**

| Sophie Delaporte. Falkland, the silence of the vanquished. 2022. hal-04142278

HAL Id: hal-04142278

<https://u-picardie.hal.science/hal-04142278>

Preprint submitted on 26 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Le silence des vaincus

Malvinas / Falklands

2 avril-14 juin 1982

Qui se souvient encore aujourd'hui de la guerre des Malouines du printemps 1982 ? Une guerre follement déclenchée, absurdement conduite qui a précipité dans l'horreur toute une génération de jeunes Argentins¹. C'est bien de ces derniers dont il est question ici. Plus précisément de ma rencontre avec certains d'entre eux, sur place, en Argentine, en 2009, alors que je travaillais sur un projet consacré aux « Visages de guerre ». En fait, très rapidement, le sujet s'est effacé, laissant la place – si importante – aux séquelles psychiques de leur expérience de guerre. J'ai interrogé deux dizaines de vétérans, à près de trente années de distance avec l'événement. Tous ou presque étaient de jeunes recrues précipitées dans le feu alors qu'ils n'avaient pas vingt ans ; tous ou presque profondément marqués par leur « expérience » de la guerre. Beaucoup ont dit à l'occasion de notre rencontre, et pour la première fois, leur traversée de l'événement. Beaucoup ont pleuré en revivant les scènes qu'ils me rapportaient. La première condition pour faire dire, c'est d'écouter : cela, je le tenais d'un psychiatre militaire, François Lebigot, et je l'ai vérifié à cette occasion.

Je me souviens très bien de cette guerre-là. En 1982, j'avais 14 ans donc pas tellement plus jeune que ceux qui y ont participé. Je me souviens en particulier d'une interview de Jean-Luc Godard à Cannes, en plein festival, interrogé sur cette guerre par Philippe Labro, alors présentateur du journal télé. « C'est la guerre la moins filmée du monde », déclarait Philippe Labro. Mais devant l'absence d'images, Godard voulait lui faire dire : « 'Dites, Moi, chef d'Antenne 2, je ne sais pas ce qu'il se passe aux Malouines...' Et Philippe Labro de finir par lâcher : « Je n'ai pas vu ce qui s'est passé aux Malouines, ça vous convient ?² » Oui, les médias n'ont pas été autorisés, à de très rares exceptions près, à filmer

¹ J'emprunte à l'historien Raoul Girardet une partie d'une phrase écrite dans son essai d'ego-histoire à propos d'une autre guerre, la « Grande » : « Que cette guerre follement déclenchée, absurdement conduite ait précipité dans l'horreur l'histoire du siècle tout entier, j'ai bien fini par l'apprendre. », Raoul Girardet, « L'ombre de la guerre, Essais d'ego-histoire », Paris, Gallimard, 1987, 384 p., p.140.

² JT de 13h du 22 mai 1982, soit vingt jours après le naufrage du Belgrano.

ou à photographier cette guerre. Une guerre absente de nos mémoires, presque essentiellement fautive d'images.

Les raisons de ce conflit lointain, on les connaît aujourd'hui. Elles apparaissaient déjà clairement à l'époque. Une guerre préméditée par la junte argentine installée depuis 1976 au pouvoir et embourbée dans des difficultés économiques, sociales et politiques. La réponse de la Grande-Bretagne trouve son origine dans un gouvernement à bout de souffle, enlisé lui aussi dans un marasme économique et des réformes sociales inhumaines. L'avenir politique de Margaret Thatcher ne tenait qu'à un fil : seule une guerre « patriotique » pour récupérer les îles appelées là-bas Falkland pouvait la maintenir au pouvoir.

Revenons sur l'ambiguïté de la France dans ce conflit, afin de préciser sa relation avec l'Argentine tout d'abord. Cette ambiguïté repose en partie sur les choix de François Mitterrand qui a livré à la Grande-Bretagne les codes des exocets vendus à la junte argentine. Mais elle s'ancre sur un temps plus long. Dès l'après Seconde Guerre mondiale, les Argentins se sont rapprochés de l'Europe en matière de coopération économique, culturelle et militaire. Dans les temps plus proches de l'évènement, au milieu des années 1970, marqués par l'après Péron, la France a perçu l'opportunité de se rapprocher des militaires et de compenser les réticences américaines à s'engager plus avant dans la coopération militaire. Le Président Carter avait une « morale politique » et ne souhaitait pas alimenter le pouvoir en place en armes ni continuer à former des militaires. La question des droits de l'homme était primordiale à ses yeux et cela s'est traduit par un embargo sur plusieurs fournitures de matériels militaires et la menace d'interrompre les crédits ouverts au profit de stagiaires militaires argentins aux Etats-Unis à partir de septembre 1976. D'ailleurs, le Congrès américain s'opposait catégoriquement à la livraison d'armement et menaçait de supprimer toute coopération militaire³. Les trois armées argentines se sont donc tournées vers les matériels européens, en particulier français et allemand. Il a fallu l'élection de Ronald Reagan, en novembre 1981, pour assister à un retournement de situation. Quelques temps après son élection, Reagan demanda au Congrès la levée de l'embargo militaire, mettant en avant que les régimes autoritaires d'Amérique latine constituaient la meilleure garantie de lutte contre le communisme sur le continent sud-américain. Ce que l'on appelait aussi la « lutte contre la subversion ».

Après avoir renversé Isabelita Péron, la junte s'était installée au pouvoir en mars 1976 avec trois commandants en chef comme instance suprême du pays. Le

³ Rapport du conseiller militaire, Archives du SHD cote GR 13S52. Document consulté sous dérogation.

nouveau président de la République, Jorge Rafael Videla, commandant en chef de l'armée de terre, avait une voix prépondérante dans toutes les décisions. En mars 1981, pour faire face à l'hostilité croissante de la population, la junte décida d'écarter Videla au profit de l'amiral Roberto Viola, placé à la tête du gouvernement militaire. Puis, à la fin de l'année, en décembre 1981, devant la dégradation de la situation, une nouvelle junte militaire prit le pouvoir à Buenos Aires, sous la direction du commandant de l'armée de terre, le général Galtieri. Ce dernier s'attribua le titre de Président de la République et partagea le pouvoir avec le général Lami Dozo (de l'armée de l'air) et de l'amiral Jorge Anaya, (commandant de la Marine). Galtieri misa alors sur le seul élément capable de retisser l'unité nationale : la reconquête des Malouines.

Initialement prévue au début du mois de juillet 1982, l'invasion des Malouines s'est vue avancée par des événements inattendus. En effet, le 19 mars 1981, des ouvriers voulant démonter une ancienne usine baleinière sur les îles de Géorgie du Sud ont hissé le drapeau argentin, revendiquant ainsi la souveraineté argentine sur le territoire. S'en est suivi, le 31 mars, le débarquement d'une centaine de commandos de marine sur les îles afin de protéger officiellement l'entreprise menée par un homme d'affaires argentin, propriétaire de l'installation baleinière. Parmi eux se trouvait une grande figure du pouvoir autoritaire, Alfredo Astiz, appelé aussi « l'ange blond de la mort », qui avait déclaré aux médias argentins qu'il n'était qu'un fusible pour les militaires et qu'il voulait en finir en allant au combat. En fait, il a levé les bras pour se rendre aux Britanniques qui ont repris les îles à la mi-mai.

Par crainte d'une réaction militaire britannique, la junte décida d'avancer la date d'invasion des Malouines au 1^{er} avril, sous l'appellation « Rosario ». Le lendemain, les troupes argentines débarquaient dans la capitale, Port Stanley. Depuis 1871, 111 ans plus tôt – date du conflit avec le Paraguay -, l'Argentine n'avait pas connu d'affrontements majeurs avec ses voisins. Tout juste quelques tensions avec le Brésil au milieu des années 1970, et des frictions plus sérieuses avec le Chili à propos de trois îles situées au débouché atlantique du canal de Beagle. Les Iles Malouines, quant à elles, faisaient l'objet de négociations depuis l'été 1977, la Grande-Bretagne devant aborder la question de la souveraineté avec les Argentins, qui plaçaient celle-ci comme préalable à toute coopération⁴.

Survivre au Belgrano

⁴ Rapport du conseiller militaire, Archives du SHD cote GR 13S52. Document consulté sous dérogation.

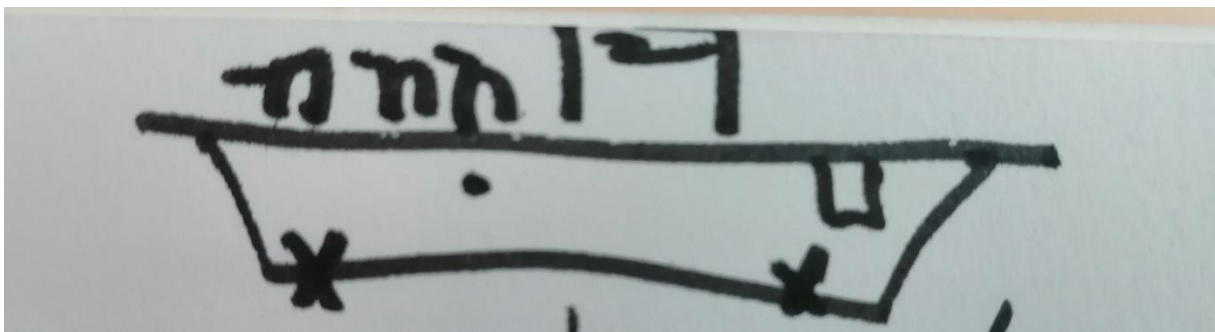
Par le biais d'une association d'anciens combattants de Buenos Aires, j'ai pu prendre rendez-vous avec un rescapé du Belgrano. J'ai rencontré Daniel Gonzalez place San Martin, à Buenos Aires, et je l'ai interrogé dans la brasserie du même nom. C'était la première fois qu'il témoignait son expérience de la guerre.

Avant le conflit, Gonzalez travaillait dans la marine marchande, il était spécialiste des moteurs. Puis, il a passé un concours pour travailler sur les turbines à gaz et il a terminé l'école à la fin de l'année 1981. En février 1982, il a été affecté sur le Belgrano : un croiseur américain rescapé de Pearl Harbor. Avant son rachat par la Marine argentine, il s'appelait le Phoenix. Daniel Gonzalez était alors lieutenant de frégate. Il avait 23 ans au déclenchement de la guerre.

Il m'a dit sa grande fierté à l'idée d'aller reconquérir les Malouines et en même temps, son inquiétude du moment : « Je veux dire, c'est une chose de parler de la guerre et une autre d'y aller ». Gonzalez avouait également l'enthousiasme qui l'animait ainsi que les autres marins du Belgrano. « Le moral était très élevé », se souvenait-il.

Au moment de l'impact des torpilles sur le navire, Daniel Gonzalez dormait. Il avait travaillé toute la nuit dans la salle des machines. Il s'est endormi vers 14 heures, se souvenait-il. Il s'en souvenait même très précisément. « En un instant, le bruit, un très gros bruit. Comment décrire ce bruit, comme une boîte avec des ustensiles de cuisine, vous les secouez, c'est un bruit très similaire. Du moins, c'est ce dont je me souviens. L'explosion, l'odeur d'explosif, et le navire est devenu complètement noir ».

Daniel Gonzalez pensait que le Belgrano avait touché une mine, alors que le navire avait été atteint par deux torpilles, l'une à l'avant et l'autre à l'arrière. Il m'a dessiné leur impact et l'endroit où il se trouvait alors, un peu à l'avant du navire, à hauteur de la 3^e tourelle.



Les deux croix indiquent les points d'impact des torpilles et le point, la situation de Daniel Gonzalez au moment de l'explosion

Le navire se trouvait en dehors de la zone de combat : Margaret Thatcher a délibérément ordonné l'attaque du Belgrano, mettant ainsi fin aux négociations et lançant les hostilités.

Le bruit de l'explosion l'a réveillé. « Je me suis habillé et je suis sorti. Je me souviens qu'il y avait la porte de la cabine, elle était coincée parce qu'un peu déformée par l'explosion. J'ai donc dû pousser pour sortir de ma cabine. Je suis monté sur le pont et j'ai vu ce qui s'était passé. Et c'est là que j'ai découvert que nous avions été torpillés. Le navire commençait à s'incliner et c'était à 16 heures de l'après-midi, le 2 mai 1982. J'ai regardé autour de moi, tous mes copains. Les gens avaient un regard vide, ils étaient en état de choc. Puis, il y avait les blessés, il y avait ceux qui étaient comme dans une crise d'hystérie, ceux qui ne savaient pas quoi faire. Après ce moment, les choses ont commencé à s'organiser un peu plus, à aider les blessés. L'une des pires blessures que j'ai vues est celle sur une personne qui portait des vêtements synthétiques, l'onde de choc l'a brûlé, ses vêtements collés à sa peau, ce n'était pas du coton, ce que nous aurions dû porter, il était tout noir, le visage aussi, il brûlait comme une torche, il est tombé à l'eau, dans le froid de l'eau. La plupart des gens ont été tués par cette torpille, celle qui a atteint la salle des machines arrière. Il y a des gens qui ne pouvaient pas sortir, ils sont morts dans l'explosion ».

Gonzalez, lui, a pu atteindre un canot de sauvetage. Pendant 46 heures, il est resté sur ce radeau à dériver. « On apprend beaucoup de choses, par exemple que l'on peut perdre la volonté de se battre pour continuer à vivre et se laisser mourir. Dans mon canot, personne n'est mort. Nous avons gardé tout le monde actif. J'étais le seul officier sur le radeau. En essayant de prendre soin de tout le monde, en m'inquiétant pour les autres, je ne pouvais pas m'inquiéter pour moi. Je pense que c'est ce qui m'a sauvé, c'est grâce aux personnes qui étaient avec moi. C'est très important ».

« La première nuit que nous avons passée sur l'eau, il y a eu une très grosse tempête, très venteuse, avec des vagues terribles. Nous étions tous attachés ensemble. La deuxième nuit, nous pouvions voir les navires faire des recherches avec des projecteurs sur nous mais ils nous ont perdu. Cette nuit-là, nous sommes passés de la joie d'être sauvés au néant. Ils étaient repartis. Le lendemain matin, un avion est passé et nous a vu parce qu'il nous faisait signe. J'ai crié après l'avion, vers 8 heures du matin. Il faut être désespéré pour crier après un avion, même si l'on sait que l'avion n'entendra pas. Et l'après-midi, un destroyer est apparu pour nous sauver, vers 14h15. Ils nous ont secourus et nous ont emmenés à Ushuaïa ».

Commence alors le récit de « l'après-coup », avant un retour sur le 2^e nuit de détresse :

« Quand ils nous ont sorti de l'eau, j'étais gelé aux deux jambes, je ne pouvais plus marcher. Dès que je suis monté à bord, ils m'ont donné une tasse de bouillon de poulet. Je me souviens encore du goût de cette tasse et de la chaleur qu'elle dégagait. Je m'en souviens encore. Un sentiment de vie, de la vie et de la mort.

Après la deuxième nuit, j'étais sûr que je ne passerai pas une autre nuit sur le canot, que je ne survivrais pas à une autre nuit. Le froid était très intense. J'étais à la limite de ce sentiment dont je vous parlais avant, de me laisser mourir. C'était ma limite. Quand le bateau a coulé, j'ai sauté dans l'eau et ils m'ont sorti de l'eau et m'ont hissé dans le canot. J'ai nagé, j'ai nagé avec le gilet de sauvetage gonflé. Il y a un moment, j'ai arrêté de nager. J'ai arrêté de souffrir du froid de l'eau glacé. C'était un sentiment agréable ; on se sent bien quand on se laisse aller. Et à ce moment-là, j'ai pensé à ma famille, j'ai pensé à ma femme.

Nous sommes restés une nuit à Ushuaïa et le lendemain nous sommes allés à Bahia Blanca. Nous sommes tous passés par l'hôpital. Et de Bahia Blanca, j'ai pris l'avion pour Buenos Aires.

Mon radeau était l'un des derniers à être récupérés. Je n'étais donc pas sur la liste des survivants. Ils ont dit à mes parents que j'étais réapparu mais que personne ne savait dans quel état. Quand je suis arrivé à Puerto Belgrano, j'ai passé un coup de fil à mes parents. C'est la seule fois où j'ai entendu mon père pleurer, c'est la seule fois de ma vie où j'ai entendu mon père pleurer. Ils nous ont donné 15 jours de congé. Je ne me souviens pas de grand'chose de ces quinze jours ».

Puis vient l'après-coup dans le plus long terme :

« Peu après mon retour de la guerre, j'ai divorcé. Mon ex-femme m'a dit que j'étais fou. Beaucoup de gens le pensaient. J'avais en moi un sentiment de colère et de violence. Un peu de folie, oui. Je suis allé voir un psychiatre de la Marine. Il m'a dit que je devais tout oublier et prendre des tranquillisants. C'était la solution du médecin. Je les prenais par poignées. Tout cela a duré un an et demi. Deux ans plus tard, ça a finalement commencé à s'atténuer et à se calmer ».

Pendant tout le temps où Daniel Gonzalez m'a raconté ces choses enfouies, je ne l'ai pas interrompu. Son regard fixait intensément le mien, il revivait les scènes,

sans aucun doute, et je ne pouvais même pas baisser les yeux pour regarder la liste de questions que j'avais préparées. Et je sentais que si je lâchais son regard, c'en était fini de son récit, il n'aurait pas pu aller jusqu'au bout. Après cela, je me suis juré d'apprendre par cœur toutes les questions que je souhaitais poser.

Lorsque finalement je lui ai demandé ce dont il se souvenait le mieux, Daniel Gonzalez m'a rapporté le souvenir d'un jeune marin du Belgrano qui allait se marier parce que sa petite amie était enceinte et qu'il l'aimait beaucoup. Il m'a dit : « Le gars ne s'en est pas sorti. Et j'ai rencontré son amie en sortant de l'hôpital, elle est venue me demander de ses nouvelles et je savais qu'il était mort. J'ai dit que je ne savais pas. Je n'ai pas eu le courage de lui dire qu'il était mort. J'ai dit que je ne savais pas. C'est très difficile d'affronter le regard de la personne qui attend que quelqu'un revienne et de lui dire non, n'attends plus, parce que je n'avais pas le courage de lui dire ça ».

Plus loin, dans l'entretien, Daniel est revenu sur ce marin, en m'avouant que c'était « le souvenir le plus difficile, [...] les yeux de cette personne dont je vous parlais. Je rêvais de cette personne. Le regard de cette personne qui partait dans l'eau. Il y a des rames courtes qui ne servent à rien dans les canots de sauvetage, mais elles sont là. J'essayais de ramer jusqu'à l'endroit où il se trouvait mais le vent l'emportait plus vite. Le regard de cette personne m'a hanté pendant longtemps ».

Autre cauchemar récurrent auquel Daniel a été soumis : lorsqu'il tente de sortir de sa cabine, sans parvenir à ouvrir la porte parce que l'explosion l'a déformée, « je n'arrivais plus à l'ouvrir », dit-il, « et cela a duré un certain temps, puis ça a disparu ».

Et puis il y a ce qu'il se passe lorsqu'il est éveillé : un jour, alors qu'il marchait dans la rue avec une autre personne, en train de discuter, une alarme s'est déclenchée. Gonzalez s'est alors enfui. « Les gens me regardaient et à un moment, je me suis arrêté de courir. J'ai commencé à me demander où j'allais ».

Peu de temps après son retour de la guerre, en 1984, Daniel Gonzalez a perdu son père. Il pense que la guerre y est pour beaucoup, « Je pense qu'il a souffert intérieurement sans rien montrer au dehors et je pense que ça a contribué à sa mort, il est mort du cœur ».

Pendant de longues années, Daniel Gonzalez a refusé de participer aux commémorations autour de la guerre des Malouines, d'aller aux rassemblements de vétérans. « C'était trop difficile de m'identifier à nouveau à ça. C'est comme des souvenirs que l'on garde en soi, sur lesquels on ne revient pas, on les laisse jusqu'à ce qu'ils appartiennent au passé ». Avant de confier : « Aujourd'hui je

suis en paix, mais la guerre m'a enlevé beaucoup de joie de vivre, tout cela m'a enlevé beaucoup de choses ». Il a finalement rejoint une association d'anciens combattants « et c'est précisément après tant d'années que je pouvais commencer à desserrer tout ça, pour peut-être l'assumer davantage. C'est un peu comme ça ».

A Ushuaïa, au centre de vétérans des Malouines, à l'occasion de leur repas mensuel, j'ai retrouvé l'un des rescapés du Belgrano qui se trouvait dans le même canot de sauvetage que lui. Le dernier à s'extirper de la zone. Lui a vécu une histoire de l'événement très différente. Il a réussi à sauver in-extremis l'un de ses compagnons, puis s'est installé à Ushuaïa avec sa famille, comme de nombreux vétérans : Ushuaïa avait vu dériver vers elle les canots de sauvetage et les navires qui ramenaient les rescapés. La ville, se trouvant tout près du point de naufrage, n'a pas eu le même rapport à l'événement que la capitale argentine. Elle a pris en charge, dans ses hôpitaux, les survivants arrivés dans un état lamentable après plusieurs jours passés à la dérive. Le monument dédié aux Malouines, près du port, en dit long sur la « part manquante » que ces îles représentent. D'après lui, tous ont survécu dans ce dernier canot parce qu'ils étaient nombreux, près d'une vingtaine, et la chaleur qu'ils dégageaient leur a permis de surmonter le froid intense de l'Antarctique. J'ai demandé à ce vétéran d'Ushuaïa, s'il désirait que je le mette en contact avec celui de Buenos Aires. Il a refusé.

Sur l'un des navires partis secourir les rescapés du Belgrano, se trouvait Daniel Breno. Ce dernier était marin à bord du Bahia Paraiso. Lui aussi, j'ai pu l'interroger. On s'est donné rendez-vous et nous avons déjeuné ensemble. Daniel Breno se trouvait sur le pont d'envol du navire, il me confiait lui aussi qu'à bord, « les gens sur le navire étaient très unis, très unis pour travailler ensemble, du commandant au dernier matelot. Nous ne faisons qu'un. Nous étions comme une famille ». Daniel Breno était caporal suppléant, il avait 23 ans pendant la guerre, l'âge moyen sur le navire étant de 24 ans. Il s'était engagé dans la marine à l'âge de 16 ans, après la mort de son père. A bord du Bahia Paraiso, il avait la charge de fournir du carburant aux hélicoptères qui se posaient sur le pont du navire. Daniel insistait sur « [son] devoir pour la patrie, [son] drapeau, [ses] racines ».

Un jour, ils ont été abordés par les Britanniques au large de Goose Green, c'était leur première rencontre avec « l'ennemi ». Trois hélicoptères se sont ainsi approchés du navire : deux sur les côtés, un à tribord, l'autre à babord. Ils voulaient faire une inspection pour vérifier que le Bahia Paraiso n'était pas

armé. Le troisième a atterri sur le pont. « Notre navire n'était pas armé », affirmait Daniel, « seulement des armes portables ». A l'approche, Daniel a vu un soldat britannique le menacer avec un fusil. Il se souvenait très bien du geste de mise en joue. Il me l'a répété. « Ils ont inspecté le navire et ont pu vérifier que c'était un navire hôpital ».

Au moment du sauvetage du Belgrano, Daniel se rappelle du premier canot pris en charge. « Les vagues étaient si grosses, nous avons eu des vagues de 10 mètres de haut, la mer était très agitée et nous avons dû amener les radeaux à 20, 30, ou 40 mètres puis nous les avons perdus dans les vagues. Deux jeunes de 18 ans ont pu atteindre les radeaux pour mettre les marins rescapés du Belgrano sur une civière, on les a mis sur la civière et on les a hissé à bord. Le premier radeau contenait 17 personnes, ils étaient vivants et dans certains radeaux certains étaient déjà morts, ils urinaient sur eux-mêmes pour se réchauffer, il y avait aussi les gens brûlés. Certains souffraient d'engelures, certains sont morts de froid ».

Daniel se souvient de l'un des rescapés hissé à bord. Le naufragé s'est alors « relâché », nerveusement peut-être, et il est mort lorsqu'il est monté à bord, de froid et d'épuisement et. C'est l'un des moments qui l'a le plus marqué, avec la menace directe du soldat britannique lorsqu'il s'approchait du navire.

Après la guerre, Daniel Breno s'est installé comme chef d'entreprise, il fabriqua de la glace qu'il livrait aux restaurateurs de Buenos Aires. Mais il resta en contact avec de nombreux vétérans de la capitale, et plus spécialement ceux du navire où tous se trouvaient, le Bahia Paraiso.

Combattre

J'avais interrogé l'un des amis d'Alberto Chaker et ce dernier avait demandé si je voulais bien l'interroger également. Nous nous sommes donc retrouvés tous les trois pour évoquer son expérience. Avant la guerre, Alberto était déjà dans l'infanterie de marine. Au moment de l'invasion des Malouines, il avait 24 ans et déjà plus de huit années d'expérience. Il participa à la défense anti-aérienne contre les avions britanniques sur les collines autour de Port-Stanley.

L'entretien avec Alberto a été de loin le plus difficile à mener. Simplement parce qu'il ne parvenait pas à dire son expérience : trop difficile pour lui d'évoquer les bombardements et surtout la mort de ses camarades. Je n'ai réussi qu'à lui faire dire quelques bribes, et je ne voulais pas insister ni le « forcer » à

dire. Je me souvenais du conseil de François Lebigot qui lui, s'était heurté au silence de rescapés des camps, et qui pensait « qu'il ne fallait jamais forcer quelqu'un qui ne peut pas dire, à dire ».

Alberto m'a confié qu'il n'avait pas ressenti la peur de mourir. « Je l'acceptais parce que je faisais quelque chose avec mon cœur, pour défendre un pays, ma patrie. C'est comme un sacrifice. J'ai pleuré d'amertume lorsque nous avons été faits prisonniers ».

Il évoquait ses souvenirs des dernières nuits de combat et des « avions britanniques qui nous attaquaient, j'avais l'impression de mourir à ce moment-là ». Et un peu plus loin : « Ils nous encerclaient et ils se rapprochaient de nous jusqu'à ce que nous n'ayons plus de munitions. Quand nous n'avons plus eu de munitions, nous avons dû accepter qu'ils nous battent, nous étions encerclés (...). Et Port Stanley a capitulé ».

De sa captivité il garde le souvenir d'avoir été très bien traité, comme ça a été le cas de l'ensemble des combattants argentins : « j'étais prisonnier et celui qui me gardait était un sergent écossais, très respectueux, une personne très gentille, très polie, ils nous ont bien traités ».

De son expérience de la guerre, Alberto Chaker n'a jamais parlé à sa famille. « Je ne leur ai jamais dit où j'étais, où nous étions allés, avec le temps, on a compris ce que nous avons fait, c'était un acte héroïque et à partir de ce moment-là, j'ai eu honte. Beaucoup d'entre nous ont eu honte d'avoir fait la guerre. Il a fallu du temps pour être reconnu, que les anciens combattants reçoivent de la gratitude ».

Comme de nombreux vétérans argentins, Alberto dit sa rancœur d'avoir été abandonné par les militaires et, plus largement, par les politiques après la guerre. D'autant que beaucoup souffraient, explique Alberto, de « stress post-traumatique. On était marginalisés, discriminés ». Il a fallu du temps, et le début des années 1990 pour que les politiques acceptent la défaite et reconnaissent la souffrance des vétérans.

Pour lui, les Malouines ont représenté un autre tournant : « Après la guerre, j'ai rencontré ma femme. Elle m'a complètement changé. Elle a écrit une lettre à un soldat au combat. Je lui ai répondu et quand la guerre a été terminée, nous nous sommes mariés ».

Pour garder le contact avec Alberto, je l'ai interrogé sur la représentation cinématographique de la guerre, sur le film de Tristan Bauer, *Illuminados por el*

fuego, basée sur le livre d'Edgardo Esteban⁵. Comme de nombreux vétérans, Alberto Chaker dénonçait violemment « un spectacle monté par un lâche qui ne sait même pas ce qu'est le combat et qui a inventé une histoire, c'est un mensonge. *Illuminados por el fuego* est un film créé par quelqu'un qui n'est pas allé au combat, ne sait pas ce qu'est un tir. Il a créé un film en prenant les histoires des autres. Le film nous victimise et nous ne voulons pas être pris en pitié. Nous sommes des soldats qui sommes allés nous battre. Je ne veux pas qu'on me plaigne, je ne veux pas qu'on me plaigne ».

Lors du repas avec les vétérans du centre d'Ushuaïa, j'ai croisé un des combattants qui se trouvaient sur les collines aux alentours de Port Stanley, et dont ses compagnons m'ont dit qu'il s'était battu au corps à corps. Tous savaient, mais lui, n'a rien dit de ce qu'il a vécu à ce moment-là.

Il y a aussi Arturo, blessé dans les combats autour de Port Stanley, dont j'ai recueilli le témoignage chez Pascual Pellicari. Arturo avait rapporté son expérience à Pascual, à l'occasion d'une émission de radio et, comme il était voisin, il a pensé qu'il serait intéressant que je l'interroge lui aussi. Il a combattu sur les collines appelées les Deux Sœurs et sur le Mont Longdon, la dernière colline avant Port Stanley ou Puerto Argentino.

Arturo appartenait au 6^e régiment d'infanterie, dans la compagnie B. Son récit est confus et circonstancié : « Nous étions proches, on avançait sur eux, nous étions tout près de Mont Longdon. Nous étions un petit groupe d'une vingtaine de personnes. Nous nous sommes repliés sur le Mont des Deux Sœurs (Mont Two sisters) et nous étions au milieu du feu des Argentins et des Britanniques, car nous étions proches du Mont Longdon. Après deux heures de combat nous avons essuyé des tirs britanniques qui avaient déjà repris Mont Longdon, ils ont commencé à nous bombarder. Nous avons alors perdu le contact avec le chef de notre groupe, nous nous sommes retirés. C'est là que j'ai perdu mon premier compagnon. On a dû battre en retraite sur deux ou trois kilomètres dans la tourbe, c'est là que ce qui restait de mon régiment s'est regroupé. Nous avons continué pour faire une ligne de front. Nous étions en contact permanent avec les Britanniques qui nous bombardaient, et la nuit, je ne pourrais pas vous dire à quelle heure, ils nous ont attaqué. C'était le dernier Mont qui restait pour atteindre Puerto Argentino. Là, j'ai perdu un autre compagnon, j'ai été blessé moi-même à une autre jambe, l'autre avait déjà été touchée mais nous étions si nerveux et nous avons tellement d'adrénaline. Je ne l'ai pas senti. Mon compagnon a reçu trois balles dans le dos, des balles ont ricoché et m'ont touché

⁵ Tristan Bauer, *Illuminados por el fuego* (Bénis par le feu), 2005, 100min ; Edgardo Esteban, *Malvinas, Diario del regreso*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2005, 254 p.

à la jambe. J'en ai reçu deux dans chaque jambe. Puis, les Britanniques nous ont dépassé, il était environ 15, 16 heures de l'après-midi. Ils ont commencé à rassembler leurs morts et nos blessés. J'étais là. Et un hélicoptère m'a pris et j'ai été emmené jusqu'à un hôpital de campagne, là ils m'ont opéré. J'ai passé une semaine à vivre avec eux. Je ne supportais plus la douleur dans les jambes alors j'ai demandé des pilules ou quelque chose pour me faire dormir. Un lieutenant de la marine m'a donné une pilule et je me suis endormi. Ils m'ont très bien traité, je n'ai rien à dire à ce sujet. Quand il y a beaucoup d'humidité, j'ai des problèmes aux jambes mais l'essentiel c'est que je puisse encore marcher. Il y avait des blessés avec des jambes manquantes, des bras manquants, blessés au visage, à la tête ».

Soigner

Martin Bourdieu a ouvert un cabinet de psychiatrie pour les vétérans de la guerre des Malouines, et lui-même est un vétéran de cette guerre-là. Son centre est situé Calle Palestina, à Buenos Aires. J'ai rencontré le Dr Martin Bourdieu et son équipe le jeudi 28 mai 2009, à 8h du matin. Il avait 18 ans en 1982 et voulait devenir vétérinaire. Il s'est engagé dans des études de médecine au retour des Malouines. Il a voulu aider les autres, rentrés comme lui avec de mauvais souvenirs de la guerre.

Lorsque je l'ai rencontré, il s'est montré très avenant et très coopératif. Il m'a reçu seul dans son bureau, très ouvert jusqu'à ce que je lui pose la première question se rapportant à sa propre expérience de la guerre. J'avais dû mal me faire comprendre, je voulais moins l'interroger sur son travail et sa relation avec les vétérans que sur lui-même. Alors il s'est replié, toute son expression corporelle allant dans ce sens. Il n'a pas pu me dire ce qu'il avait vécu lui-même mais à la fin de notre entretien, interrompu par l'arrivée d'un de ses patients, ancien de la guerre des Malouines, il m'a montré la grande photographie sur le mur de son bureau. Et il m'a dit, en pointant du doigt chacun : « Mort, celui-là est mort, celui-là est mort, celui-là aussi ».

Il avait 18 ans au moment de l'invasion des Malouines, et « tout d'un coup, vous vous retrouvez dans cette situation, au milieu d'une île, marcher en terrain inconnu, très froid ». Martin Bourdieu insiste sur la brutalité du changement de situation : « Je voulais être vétérinaire. Et tout d'un coup, vous vous retrouvez au milieu d'une île, à marcher en terrain inconnu, très froid. Je voulais vivre à la campagne, je voulais avoir des animaux. Depuis, ma vision se tourne vers les autres, vers le véritable animal, l'homme ».

J'ai pensé qu'il accueillait et parlait avec les vétérans de la guerre à laquelle il avait participé, pour comprendre et partager son expérience de la mort, celle de

ses compagnons, la sienne peut-être. Peut-être convaincu, comme eux, que l'on ne peut dire ce que l'on a vécu qu'avec des gens qui ont vécu la même chose. Dans l'entretien, il a lâché : « j'ai perdu trois camarades ». Et d'avouer plus loin une culpabilité, peut-être personnelle : « C'est terrible la culpabilité, la culpabilité de se sentir responsable de la mort, par exemple ». Rien d'autre ensuite.

J'avais évoqué le travail de ce cabinet très spécial avec les infirmières et psychologues qui accompagnaient Martin Bourdieu. Ce qui m'avait frappé dans leur récit était qu'il n'y avait pas de fenêtre dans la salle où ils étaient reçus. Il ne fallait pas qu'ils soient appelés par autre chose que ce qu'ils avaient à dire.

Daniel Breno m'avait mis en contact avec un ancien du Bahia Paraiso, Pascual Pellicari, qui a créé une émission de radio pour les vétérans des Malouines au cours de laquelle, ces derniers racontent leurs souvenirs. Pascual a ainsi suscité une libération de la parole et a réuni plusieurs centaines de témoignages d'anciens conscrits ou des militaires de carrière issus de tous les corps d'armée. Il évoqua au cours de notre conversation les visites de vétérans ou des familles des tués argentins parfois autorisés par le gouvernement britannique à se rendre sur les Malouines pour se recueillir dans le cimetière argentin de Darwin. Ce dernier a été érigé pour accueillir les corps des soldats argentins tués au combat. Le monument se compose de deux murs de vingt-six mètres sur lesquels sont apposés vingt-quatre plaques de marbre noir où sont gravés les noms des morts. Sur l'un des murs, on peut lire : « Le peuple de la Nation Argentine en mémoire des soldats tombés en action en 1982, Comision de familiares de caidos en Malvinas islas de l'Atlantico Sur (monument érigé par la Commission des familles) ». Le vent a en partie effacé les noms de ces hommes. De leur côté, les Britanniques ont fait rapatrier en Grande-Bretagne la quasi-totalité des corps des soldats tombés sur le champ de bataille.

Décider

Il y a aussi des témoignages d'un autre ordre, tenant de personnages dont je pouvais regretter de les avoir rencontrés.

C'est le cas du vice-amiral Juan José Lombardo qui me reçut avec deux autres vétérans, chez lui, dans un quartier résidentiel protégé de Buenos Aires. C'est lui qui a organisé l'invasion des Malouines, sous l'appellation « Opération Rosario », et c'est à ce titre qu'il m'a été présenté. Les vétérans qui m'ont conduit à lui étaient très fiers de me mettre en contact : il était à leurs yeux

comme une « star », même s'ils m'ont avoué à couvert qu'il avait fait des choses pas très claires à Mar del Plata.

Lombardo m'a fait part de sa jeunesse passée en France, alors qu'il était élève à l'école de guerre avec d'autres jeunes militaires étrangers, en 1950. Il évoque la situation de l'Europe au sortir de la guerre. « J'avais déjà participé à la guerre contre la subversion, [mais] la guerre des Malouines, c'est totalement différent. J'étais chef des opérations de l'état-major de la Marine ». Sur son rôle dans l'invasion des îles, il a dit simplement : « Le général Galtieri m'a dit que nous allions envahir les Malouines, il m'a ordonné d'élaborer un plan pour prendre les Malouines. Quand je vais lui remettre, je lui ai dit, 'Monsieur, c'est de la folie'. » Il insistait sur l'absence d'expérience de guerre de l'Argentine : « zéro expérience, zéro expérience, zéro expérience donc tout pour nous était une nouveauté ». Et il s'est empressé de souligner que pendant la guerre, il n'y avait pas eu d'exactions d'aucune sorte – ce qui est vrai - de la part des combattants argentins : « Que s'est-il passé aux Malouines ? Il n'y a pas eu un seul cas. Pas un seul cas de viol ou de vol. Nous sommes les seuls au monde et les soldats ont fait cela. C'est la fierté de l'Argentine. Politiquement, nous avons perdu la guerre ».

Ce n'est que bien après notre rencontre, en 2013 exactement, que ce même Lombardo a été condamné à la prison à perpétuité pour crimes contre l'humanité pour des actes remontant à la période de 1976 à 1980. En fait, il était chef de la base navale de Mar del Plata et commandant des opérations navales. En avril 1982, Galtieri, chef de la junte, le nomma commandant du théâtre des opérations dans l'Atlantique sud (TOAS). Assigné à résidence, Lombardo a fait appel de la décision du tribunal fédéral de Mar del Plata et jusqu'à sa mort, en 2019, à l'âge de 92 ans, il a conservé son grade et son statut militaire, le renvoi de l'armée n'étant acté qu'une fois la peine définitive. Sa condamnation s'inscrit dans le cadre du « mega-procès de l'Esma (Ecole de mécanique de la marine, érigé en centre de détention et de torture pendant la dictature) » appelée aussi « l'affaire de la Base navale II » visant soixante-trois accusés de crimes et torture pendant la dictature. En 2016 il a été condamné à une 3^e peine d'emprisonnement à vie. Lombardo a été jugé coupable de la disparition de 123 personnes pendant la dictature, accusation vérifiée par des officiers de l'armée, de la marine et de la préfecture navale.

J'ai également rencontré l'ancien gouverneur des Malouines, le général Mario Benjamin Menendez, à son domicile, à Buenos Aires. L'amiral Lombardo l'avait prévenu de mon intention de l'interroger. De nombreux vétérans lui

reprochaient la mort de quelques-uns d'entre eux, morts de faim parce que la distribution de nourriture avait été mal conduite. Je lui ai donc posé la question directement. Il a réfuté, évidemment. Mais Daniel Breno, qui m'accompagnait ce jour-là, m'a avoué après qu'il avait failli lui sauter à la gorge et l'étrangler. Tous ceux que j'ai rencontrés ont en mémoire la mort de faim d'une douzaine d'entre eux. Pour eux, la responsabilité du gouverneur était entière. Comme Lombardo, Menendez a été condamné pour crimes contre l'humanité en 2012, crimes qui auraient été commis contre plus de 250 victimes lors de l'exécution des actions dites anti-guérilla, entre février 1975 et mars 1976.

Accusé de crimes contre l'humanité lors de l'opération « Indépendance », à laquelle il avait participé en tant que colonel, il a été arrêté en octobre 2012, sur ordre du juge fédéral Raúl Daniel Bejas. En 1975, avec le grade de colonel, il avait servi dans la brigade d'infanterie de Monte V et avait participé en tant que chef d'état-major opérationnel dans la ville de Famaillá, à l'opération Indépendance : une campagne du gouvernement de María Estela Martínez de Perón contre les guérilleros ERP à Tucumán et qui a laissé un bilan de 269 disparus. Pour cette participation, Menéndez a été arrêté le 17 octobre 2012 par ordonnance du juge fédéral n ° 1 de Tucumán, Raúl Bejas, qui a également demandé l'arrestation de Martínez de Perón (une mesure qui a été refusée). Comme d'autres membres du gouvernement de fait – en 1982, il était membre du Comité militaire de Buenos Aires, qui conseillait le président de la junte – Menéndez a nié l'existence de 30 000 disparus durant la dictature.

Je n'ai eu aucun mal à me souvenir de ces témoignages. Tous m'ont beaucoup marquée. Tous rapportaient une histoire différente et en même temps, toutes traitaient du même sujet : la mort, la mort à la guerre. L'après-guerre a été bien difficile pour les vétérans argentins stigmatisés par la défaite et par l'échec de la junte militaire. Ils ont tenté de se réinscrire dans une société qui les considérait comme des « locos » (des fous), abandonnés par l'Etat et sans soutien d'aucune sorte. Comme se souvenait Edgardo Esteban, « à mon retour, il n'y avait que ma mère et mon chien blanc pour m'accueillir ⁶ ». Il a fallu attendre les années 2000 pour que les gouvernements successifs, en particulier Kirchner, (Nestor puis Cristina) s'emparent de la question des vétérans et reconnaissent enfin leur souffrance passée et présente.

⁶ Edgardo Esteban dans le documentaire « Malouines : les laissés-pour-guerre », Philippe Chlous, 2007, 55 min.



Le monument dédié aux Malouines à Ushuaïa (clichés de l'auteur)





La résidence du gouverneur Menendez à Port Stanley (cliché de l'auteur)





Des douilles restant sur le champ de bataille près de Mont Longdon (cliché de l'auteur)



Le cimetière des soldats argentins tués au combat (clichés de l'auteur)

